

**Ian McEwan**

Sur la plage de Chesil



folio

COLLECTION FOLIO

Ian McEwan

# Sur la plage de Chesil

*Traduit de l'anglais  
par France Camus-Pichon*

Gallimard

*Titre original :*

ON CHESIL BEACH

© Ian McEwan, 2007.

© Éditions Gallimard, 2008, pour la traduction française.

Ian McEwan est né en Angleterre en 1948. Il a reçu le Somerset Maugham Award en 1976 pour son premier recueil de nouvelles, *Premier amour, derniers rites*. Depuis il a publié, entre autres, *Le jardin de ciment*, *Un bonheur de rencontre* et *L'innocent*, tous accueillis par une presse enthousiaste. Publié en 1987 en Angleterre, *L'enfant volé* a reçu le prestigieux Whitbread Novel Award et, en France, le prix Femina étranger 1993. En 1998, il a reçu le Booker Prize pour *Amsterdam*.



*Pour Annalena*





Ils étaient jeunes, instruits, tous les deux vierges avant leur nuit de noces, et ils vivaient en des temps où parler de ses problèmes sexuels était manifestement impossible. Mais ce n'est jamais facile. Ils venaient de s'installer pour dîner dans un minuscule salon au premier étage d'une auberge de style géorgien. Dans la pièce voisine, visible par la porte ouverte, se trouvait un lit à baldaquin assez étroit, dont la courtepoin te d'un blanc pur s'étendait, incroyablement lisse, comme si aucune main humaine ne l'avait touchée. Edward n'avoua pas qu'il n'était encore jamais allé à l'hôtel, alors que Florence, après ses nombreux voyages avec son père dans son enfance, était une habituée. En apparence, tout leur souriait. Leur mariage à l'église St Mary d'Oxford s'était bien passé : la cérémonie religieuse avait été sans fausse note, la réception, festive, les adieux de leurs copains de fac et de lycée, aussi bruyants que chaleureux. Contrairement à ce qu'ils redoutaient tous les deux, les parents de Florence n'avaient pas regardé les

siens de haut, et sa mère à lui n'avait commis aucun impair ni complètement oublié la signification de cette journée. Les mariés avaient pris la route dans une petite voiture appartenant à la mère de Florence, et ils étaient arrivés en début de soirée à leur hôtel sur la côte du Dorset, par un temps indigne de la mi-juillet et de l'occasion, mais parfaitement convenable : s'il ne pleuvait pas, il ne faisait pas non plus assez chaud, selon Florence, pour manger sur la terrasse comme ils l'avaient espéré. Edward pensait que si, mais, poli à l'extrême, jamais il n'aurait osé la contredire un soir pareil.

Ils dînaient donc dans leur suite, devant la porte-fenêtre ouvrant sur le balcon d'où l'on apercevait la Manche, et la plage de Chesil avec ses galets à perte de vue. Deux jeunes gens en veste noire et nœud papillon assuraient le service à partir d'une table roulante installée dans le couloir, et leurs allées et venues, dans ce qu'on appelait communément la suite nuptiale, produisaient sur les lattes en chêne du parquet bien ciré des couinements amusants qui rompaient le silence. Fier et protecteur, le jeune homme suivait des yeux chacun de leurs gestes ou expressions, à l'affût de la moindre trace de sarcasme. Il n'aurait pas toléré l'ombre d'une moquerie. Mais ces adolescents d'un village voisin s'acquittaient de leur tâche le dos courbé, le visage fermé, l'air hésitant et les mains tremblantes dès qu'ils posaient quelque chose sur la nappe en lin amidonné. Eux aussi avaient le trac.

Ce n'était pas une période faste dans l'histoire de la cuisine anglaise, mais personne ne s'en souciait vraiment, sauf les visiteurs étrangers. Le dîner de noces commença, comme tant d'autres à l'époque, par une tranche de melon décorée d'une unique cerise confite. Dans le couloir, des plats en argent sur leurs chauffe-plats contenaient des tranches de rôti de bœuf dont la cuisson remontait à plusieurs heures, figées dans une épaisse sauce brune, des légumes bouillis et des pommes de terre bleuâtres. Le vin était français, même si l'étiquette, ornée d'une hirondelle solitaire s'envolant à tire-d'aile, ne mentionnait aucune appellation précise. Il ne serait pas venu à l'idée d'Edward de commander un vin rouge.

Impatients de voir s'éloigner les serveurs, Florence et lui se contorsionnaient sur leur chaise pour contempler la vaste pelouse moussue et, au-delà, l'enchevêtrement d'arbustes et d'arbres en fleurs accrochés au talus escarpé qui descendait vers le chemin conduisant à la plage. Ils apercevaient le début d'un sentier, quelques marches boueuses, un passage bordé de plantes d'une taille extravagante — des choux et des pieds de rhubarbe géants, aurait-on dit, avec leurs tiges gonflées, hautes d'au moins deux mètres, qui ployaient sous le poids de feuilles sombres aux nervures saillantes. La végétation du jardin s'élevait devant eux, sensuelle et tropicale dans sa profusion, effet encore accru par la douce lumière grise et la brume légère qui

montait de la mer, dont le mouvement régulier de flux et de reflux produisait comme un lointain roulement de tonnerre, suivi d'un chuintement sur les galets. Florence et lui projetaient de changer de chaussures après le dîner, pour aller marcher sur l'étroite plage de galets entre la mer et la lagune connue sous le nom de The Fleet, et s'ils n'avaient pas fini leur bouteille de vin, ils l'emporteraient avec eux et boiraient au goulot tels des vagabonds.

Ils avaient tellement de projets, des projets grisants, amassés devant eux dans l'avenir embrumé, aussi richement enchevêtrés que la flore estivale du Dorset, et aussi beaux. Où et comment ils vivraient, qui seraient leurs amis les plus proches, le poste qu'Edward occuperait dans l'entreprise de son beau-père, la carrière musicale de Florence, ce qu'ils feraient de l'argent qu'elle avait reçu de son père, et leur refus de devenir comme tout le monde, intérieurement du moins. C'était encore l'époque — elle se terminerait vers la fin de cette illustre décennie — où le fait d'être jeune représentait un handicap social, une preuve d'insignifiance, une maladie vaguement honteuse dont le mariage était le premier remède. Presque inconnus l'un de l'autre, ils atteignaient, étrangement réunis, un des sommets de leur existence, ravis que leur nouveau statut promette de les hisser hors de leur interminable jeunesse — Edward et Florence, enfin libres ! Un de leurs sujets de conversation favoris était leur enfance,

moins ses plaisirs que le brouillard de préjugés comiques dont ils émergeaient, ou que les diverses erreurs de leurs parents et leurs pratiques d'un autre âge, qu'ils trouvaient désormais pardonnables.

De ces hauteurs nouvelles ils voyaient loin, sans toutefois pouvoir partager certains sentiments contradictoires : chacun de son côté, ils s'inquiétaient du moment, peu après le dîner, où leur maturité toute neuve serait mise à l'épreuve, où ils s'allongeraient ensemble sur le lit à baldaquin et se révéleraient pleinement l'un à l'autre. Depuis plus d'un an, Edward était obsédé par ce soir précis de juillet où la partie la plus sensible de son anatomie résiderait, même brièvement, à l'intérieur d'une cavité naturelle du corps de cette jolie femme rieuse et formidablement intelligente. Le moyen d'y parvenir sans se ridiculiser ni être déçu le préoccupait. Il redoutait tout particulièrement la précipitation, ce qu'il avait entendu décrire comme le risque d'« arriver trop tôt ». Cette appréhension le quittait rarement mais, si forte que fût sa peur du fiasco, son appétit — de jouissance, d'accomplissement — était plus fort encore.

Des angoisses plus profondes agitaient Florence, et plusieurs fois, durant le voyage depuis Oxford, elle s'était sentie sur le point de prendre son courage à deux mains et d'exprimer ses craintes. Mais ce qui la troublait était inexprimable, et elle pouvait à peine se le représenter. Contrairement à Edward, qui n'éprou-

vait rien d'autre que le trac de tout jeune marié avant sa nuit de noces, elle était habitée par une terreur viscérale, par un dégoût incoercible, aussi palpable que le mal de mer. La plupart du temps, durant tous ces mois de joyeux préparatifs, elle avait réussi à ignorer cette tache sur son bonheur, mais dès que lui venait la pensée d'une étreinte — elle ne tolérait aucun autre terme —, son estomac se nouait, une nausée la prenait à la gorge. Dans un petit guide moderne et optimiste, qui était censé rassurer les jeunes mariées par son ton enjoué, ses points d'exclamation et ses illustrations numérotées, elle était tombée sur tel mot ou telle expression qui lui donnaient un haut-le-cœur : *muqueuse vaginale*, ou bien ce sinistre *gland* luisant. Certaines images insultaient son intelligence, surtout celle de l'entrée dans le corps féminin : « Peu avant qu'il n'*entre* en elle... », ou : « Enfin, il *entre* en elle », ou encore : « Heureusement, dès qu'il est *entré* en elle... » Serait-elle donc obligée, le moment venu, de se transformer pour Edward en une sorte de portail ou d'antichambre qu'il puisse franchir ? Presque aussi fréquemment revenait ce mot qui n'était synonyme pour elle que de souffrance, de chairs tranchées par une lame : *pénétration*.

Dans ses moments d'optimisme, elle tentait de se convaincre qu'elle n'était affligée que d'une forme de pudeur excessive, qui finirait par passer. Certes, l'image des testicules d'Edward pendants sous son pénis *tumescant* — autre

terme horrible — avait le don de la faire grimacer de dégoût, et la perspective d'être touchée « à cet endroit-là » par quelqu'un, fût-ce l'homme qu'elle aimait, lui inspirait la même répulsion que, disons, une opération de l'œil. Mais sa pudeur excessive ne s'appliquait pas à la maternité. Elle aimait les bébés; elle avait eu plusieurs fois l'occasion de garder les bambins de sa cousine et s'était bien amusée. Elle se réjouissait à l'avance de porter les enfants d'Edward et, du moins dans l'abstrait, elle ne redoutait pas l'accouchement. Si seulement elle avait pu, comme la mère de Jésus, se retrouver enceinte par miracle!

Florence soupçonnait qu'il y avait en elle quelque chose de profondément anormal, que depuis toujours elle n'était pas comme les autres, et qu'elle allait enfin être percée à jour. Son problème, se disait-elle, dépassait de loin le simple dégoût physique; tout son être se révoltait à l'idée de la nudité, des corps enchevêtrés; on était sur le point de violer sa quiétude et son bonheur essentiel. Elle refusait tout simplement que l'on « entre » en elle ou qu'on la « pénètre ». Coucher avec Edward ne pouvait en aucun cas représenter le comble du bonheur, c'était le prix à payer pour mériter ce bonheur.

Elle savait qu'elle aurait dû lui faire part de ses appréhensions depuis longtemps, dès qu'il l'avait demandée en mariage, bien avant la visite au vicaire dévoué à la voix douce, avant les dîners chez leurs parents respectifs, avant que

les invitations aient été lancées, la liste de mariage déposée dans un grand magasin, la tente et le photographe réservés, sans parler de tous les autres préparatifs irréversibles. Mais qu'aurait-elle bien pu dire, quels termes aurait-elle bien pu employer, alors qu'elle était incapable de se formuler le problème à elle-même ? Et puis elle aimait Edward, non pas de cette passion brûlante, charnelle, dont il était question dans les livres, mais profondément, avec tendresse, d'un amour tantôt filial, tantôt presque maternel. Elle aimait le câliner, sentir son bras puissant autour de son cou, être embrassée par lui, même si elle détestait avoir sa langue dans la bouche, et le lui avait silencieusement fait comprendre. Elle le trouvait original, différent des hommes qu'elle avait rencontrés jusque-là. Il ne sortait jamais sans un livre dans la poche de sa veste, souvent un essai historique, au cas où il devrait faire la queue ou patienter dans une salle d'attente. Il annotait au crayon tout ce qu'il lisait. Il était pratiquement le seul homme qu'elle connaissait à ne pas fumer. Toutes ses chaussettes étaient dépareillées. Il ne possédait qu'une cravate, étroite, en tricot bleu marine, qu'il portait presque toujours avec une chemise blanche. Elle adorait sa curiosité intellectuelle, son léger accent campagnard, la force incroyable de ses mains, ses digressions imprévisibles, sa gentillesse, et cette façon qu'il avait de poser sur elle ses yeux d'un brun profond dès qu'elle lui adressait la parole, comme s'il l'enveloppait



d'un nuage d'amour bienveillant. À vingt-deux ans, elle ne doutait pas un instant de son désir de passer le reste de ses jours avec Edward Mayhew. Comment aurait-elle pu risquer de le perdre ?

Elle n'avait personne à qui se confier. Ruth, sa sœur, était trop jeune, et sa mère, quoique absolument merveilleuse à sa manière, trop cérébrale, trop cassante, trop bas-bleu. Face au moindre problème intime, elle avait tendance à se comporter comme un professeur en chaire, à employer des mots de plus en plus longs, à faire allusion à des ouvrages dont elle croyait que tout le monde les avait lus. Alors seulement, une fois l'affaire ainsi expédiée, elle pouvait se détendre et faire preuve de gentillesse, encore que ce fût assez rare, et même dans ce cas on comprenait mal quel conseil on venait de recevoir. Florence s'était bien fait d'excellentes amies au lycée et au conservatoire, mais elles lui posaient le problème inverse : elles adoraient les conversations à bâtons rompus et se racontaient complaisamment leurs ennuis. Elles se connaissaient toutes et n'avaient que trop tendance à prendre la plume ou à se téléphoner. Florence ne pouvait leur confier le moindre secret, sans leur en vouloir pour autant, car elle était comme elles. Elle ne se serait pas fait confiance. Aussi, seule face à une difficulté qu'elle ne savait par quel bout prendre, ne pouvait-elle s'en remettre qu'à la sagesse de son petit guide. Sur la couverture d'un rouge criard de l'édition bon marché, deux personnages

stylisés au visage souriant et aux yeux globuleux se tenaient par la main, maladroitement dessinés à la craie comme par un enfant innocent.

\*

Edward et Florence mangèrent leur melon en quelques minutes pendant que les serveurs, en retrait près de la porte au lieu d'attendre dans le couloir, réajustaient leur nœud papillon et leur col amidonné, ou trituraient leurs revers de manche. Impassibles, ils regardèrent Edward offrir à Florence, en un geste d'une galanterie parodique, sa cerise confite. Par jeu, elle la cueillit des lèvres et la mastiqua longuement, les yeux dans ceux d'Edward, laissant entrevoir le bout de sa langue, consciente qu'à flirter ainsi avec lui elle risquait d'aggraver son cas. Elle avait tort de promettre ce qu'elle ne pourrait pas tenir, mais tout effort pour lui faire plaisir l'aidait : elle se sentait un peu moins nulle. Si seulement on ne lui demandait rien de plus que de manger une cerise poisseuse !

Pour bien montrer que la présence des serveurs ne l'impressionnait pas, même s'il attendait leur départ avec impatience, Edward se cala contre le dossier de sa chaise avec un sourire, son verre de vin à la main, et lança à la cantonade : « Il vous reste des cerises confites ? »

— Y en a plus, monsieur. Désolé, monsieur. »

Mais son verre de vin trembla dans sa main tandis qu'il luttait pour contenir son bonheur

soudain, son exaltation. Florence semblait rayonner devant lui, et elle était ravissante — incroyablement belle, sensuelle, douée, aimable.

L'adolescent qui avait parlé s'empressa de desservir. Dans le couloir, son comparse transférait le plat suivant, le rôti, sur leurs assiettes. Contrairement à l'usage, il était impossible de pousser la table roulante jusque dans la suite nuptiale à cause des deux marches à l'entrée de la pièce, dues à un manque de prévoyance quand cette ferme élisabéthaine avait été rénovée dans le style géorgien au milieu du dix-huitième siècle.

Les mariés restèrent seuls un bref instant, même s'ils entendaient par la porte ouverte le raclement des couverts sur les plats et les chuchotements des serveurs. Edward posa la main sur celle de Florence et murmura, pour la centième fois de la journée : « Je t'aime. » Elle lui fit tout de suite écho, et elle était parfaitement sincère.

Edward avait obtenu sa licence d'histoire, avec mention, à University College à Londres. En trois brèves années il avait étudié les guerres, les jacqueries, les famines, les épidémies, l'avènement et la chute de plusieurs empires, les révolutions qui avaient dévoré leurs enfants, la pauvreté des campagnes, la misère engendrée par l'industrialisation, la cruauté des élites dominantes — immense fresque aux couleurs de l'oppression, du malheur et de l'espoir déçu. Il

avait compris combien la vie pouvait être ingrate, étriquée, génération après génération. À l'échelle de l'Histoire, les temps paisibles et prospères que connaissait alors l'Angleterre constituaient une rareté, et le bonheur que Florence et lui partageaient dans ce contexte était exceptionnel, voire unique. En troisième année, il avait notamment étudié la théorie du « grand homme » : était-il vraiment démodé de croire que des individus déterminés puissent forger le destin d'une nation ? Du moins son professeur le pensait-il : selon lui, l'Histoire avec un grand « H » était entraînée par des forces inéluctables vers des fins inévitables, nécessaires, et dont l'étude serait bientôt considérée comme une science. Pourtant, les vies qu'Edward analysait en détail — César, Charlemagne, Frédéric II, Catherine de Russie, Nelson et Napoléon (devant l'insistance de son professeur, il avait laissé de côté Staline) — suggéraient plutôt le contraire. Une poigne de fer, la chance et un arrivisme forcené pouvaient influencer, avait démontré Edward, sur le sort de millions de gens, conclusion atypique qui lui avait valu la note B<sup>-</sup>, lui coûtant presque sa mention.

Au passage, il avait découvert que même une réussite légendaire apportait peu de joies, seulement une impatience redoublée, une ambition insatiable. En s'habillant pour la cérémonie, ce matin-là (queue-de-pie, chapeau haut de forme, flots d'eau de Cologne), il avait conclu qu'aucun des personnages de sa liste n'avait pu connaître

*Composition CMB GRAPHIC*

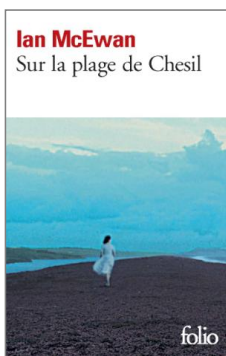
*Impression Novoprint*

*à Barcelone, le 21 mars 2011*

*Dépôt légal : mars 2011*

*1<sup>er</sup> dépôt légal dans la collection : décembre 2009*

ISBN 978-2-07-040253-3/Imprimé en Espagne.



# Sur la plage de Chesil Ian McEwan

Cette édition électronique du livre  
*Sur la plage de Chesil* de Ian McEwan  
a été réalisée le 20 mai 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070402533).

Code Sodis : N43223 - ISBN : 9782072407178.

Numéro d'édition : 184423.